

L'intervention soviétique en Afghanistan de 1979 à 1989

A la fin des années 70, forte de son succès en Tchécoslovaquie et sûre de sa supériorité, l'armée soviétique est considérée comme l'une des plus puissantes au monde. Lorsque les Soviétiques entrent en Afghanistan le 27 décembre 1979, le pays est dans une situation politique désastreuse et en proie à une guerre civile. Des groupes de résistances afghanes s'organisent contre le pouvoir central. Les coups d'Etat se sont succédés laissant un gouvernement dans l'incapacité de diriger le pays. **Souhaitant rétablir un nouveau gouvernement afghan stable d'inspiration communiste et consolider les relations entre l'Union soviétique et l'Afghanistan si précieuse dans un contexte de guerre froide, les Soviétiques interviennent sur la base du traité d'amitié du 5 décembre 1978.**

PAR MADEMOISELLE MARIE-PAULINE SALIN, STAGIAIRE À LA DREX DU CDEF

Au soir de Noël 1979, la 40^e armée soviétique conduit un assaut conventionnel sur Kaboul et sur d'autres points clés de l'Afghanistan : opération **STORM 333**. Le 27 décembre 1979, les Soviétiques déposent le Président Amin et un sympathisant soviétique, Babrak Karmal, est alors nommé Président du nouveau conseil de la Révolution, Premier ministre du gouvernement afghan et secrétaire du parti communiste afghan¹.

Le 28 décembre, le nouveau gouvernement afghan demande officiellement "l'aide politique, morale, économique et militaire" de l'Union soviétique en raison des provocations en provenance de tous les "ennemis étrangers de l'Afghanistan".

En avril 1980, l'accord sur le statut des forces armées - **Status of Armed Forces Agreement** - est passé entre le gouvernement afghan et l'URSS à l'initiative du Président Karmal. Durant les trois premières années, les Soviétiques étendent leur contrôle sur le pays, mais les deux tiers de l'armée régulière afghane désertent. Face à l'extrême détermination des moudjahiddin, les Soviétiques renoncent rapidement à contrôler l'ensemble du territoire et se limitent aux zones acquises.

En 1986, le chef du Khad Mohammed Nadjibullah² remplace Babrak Karmal³ à la tête de l'Etat afghan. Selon le principe d'une Perestroïka afghane, il engage une négociation avec les rebelles au travers d'un processus de réconciliation nationale. En 1986, les moudjahiddin commencent à recevoir des Américains les missiles sol-air **FIM-92 Stinger** faisant perdre aux Soviétiques le contrôle du ciel. L'équilibre des forces change. En février 1988, Mikhaïl Gorbatchev choisit de se retirer, décision appuyée par la communauté internationale lors de l'accord de Genève. **Le retrait des troupes soviétiques devient effectif un an plus tard, le 15 février 1989.**

Quels sont les enseignements que l'on peut tirer de cette guerre ? L'étude de la gestion de cette crise permet-elle de souli-

gner les difficultés que toutes les armées occidentales affrontent lorsqu'elles font face à une guérilla malgré une force et puissance incontestées ?



Retour d'expérience

Une analyse militaire soviétique inappropriée ?

Au Viêt-Nam, les Américains ont essayé de contrôler le pays dans son intégralité. En Afghanistan, **les Soviétiques après avoir essayé vainement de détruire les groupes de résistants, se limitent à l'occupation et à la préservation des axes de communication et des régions clés**. La finalité première est d'obtenir une victoire décisive sur le terrain et de créer ainsi des conditions militaires favorables à l'instauration d'un parti communiste afghan. Aux antipodes de leur volonté initiale de préserver leur influence et leur présence en limitant le coût en matériel et en vies humaines, l'URSS s'engage dans **une guerre d'usure où la doctrine militaire des Soviétiques est continuellement mise à mal**.

Une doctrine d'emploi inadéquate

La doctrine soviétique de grande offensive se concrétise par une victoire rapide résultant de **l'emploi massif de la puissance de feu**. Les populations et les résistants sont alors obligés de trouver refuge dans les montagnes. Cependant, les Soviétiques subissent régulièrement des renversements de situation.

L'armée soviétique, dès le début, tient les axes importants et les principaux points clés de l'Afghanistan caractérisant rapidement le **concept de "l'Afghanistan utile"**. Le but recherché est donc de contrôler entièrement certaines zones du pays jugées sensibles. Ce raisonnement est **complètement inadéquat par rapport aux spécificités locales** que sont la forte ruralité, la déconcentration des forces moudjahiddin et surtout l'environnement. Les Soviétiques sont initialement déterminés à rechercher une destruction rapide de la guérilla par le biais de grandes offensives. Celles-ci suivent un schéma d'action qui correspond à des champs de bataille situés en Europe centrale mais en aucun cas à une lutte de contre-guérilla en Asie centrale. De ce fait, les critères qui d'après la doctrine soviétique sont déterminants pour le déroulement rapide d'une opération victorieuse ne sont finalement pas opérants. Les grandes offensives menées par les Soviétiques,

notamment celles qui se déroulent dans le Panshir, ne connaissent pas de succès durables.

Une adaptation trop lente aux techniques de guérilla

L'armée soviétique est tenue en échec à cause de son **incapacité à s'adapter aux tactiques de lutte de contre-guérilla en montagne**. L'armée rouge va modifier la structure et le cadre d'emploi de ses unités et progressivement adapter les matériels des divisions : utilisation massive des hélicoptères, notamment le MI-24 Hind et une augmentation de l'emploi des forces spéciales : les *spetsnaz*. Malgré cela, elle ne transforme pas en profondeur l'aspect général de son contingent en Afghanistan et son équipement reste globalement inadapté.

Les Soviétiques ne peuvent pas s'imposer sans le passage d'un blindé. Or, ces véhicules sont souvent inutilisables en raison du relief particulièrement montagneux. La plus grosse difficulté des Soviétiques est la **lourdeur des équipements** et leur **manque d'unité légère d'infanterie**. De ce fait, le quadrillage statique du pays par d'énormes colonnes de blindés se révèle infructueux.

Une coopération défailante

L'armée afghane qui combat au côté de l'armée rouge est **un des éléments constitutifs de l'incapacité des Soviétiques à contrôler le pays** entièrement et à imposer un régime communiste stable. En effet, cette armée sur laquelle les Soviétiques devaient s'appuyer, est elle-même défailante. Alors que l'appui de l'armée afghane aurait considérablement renforcé la légitimité des Soviétiques et le statut de hors-la-loi des moudjahiddin. Le fait que le gouvernement et l'armée ne soient que des chimères aux yeux des Afghans contribue aussi à renforcer la détermination de la population et des résistants. **Plusieurs facteurs expliquent la défaillance de l'armée afghane** dans son rôle de soutien et de légitimation :

- la confrontation avec ses propres peuples,
- la non-acceptation de la subordination de l'armée afghane aux Soviétiques,

- la faiblesse du gouvernement afghan,
- sa composition (manque d'officiers, de soldats formés et compétents),
- les mutineries et les désertions fréquentes,
- les trafics d'armes,
- l'intelligence avec l'ennemi.

Une mauvaise gestion de la relation avec les Afghans

Les Soviétiques ne connaissent ni leurs ennemis, ni le milieu naturel afghan. Cette lacune est à l'origine d'erreurs fondamentales. Ainsi, ils ignorent la nature du conflit qu'ils vont provoquer et manquent d'initiative. Les forces armées soviétiques sont trop souvent **cantonnées dans un rôle défensif par manque d'information sur les résistants afghans**.

Une connaissance insuffisante de la population et de l'ennemi

Pour les Afghans, l'intervention soviétique apparaît comme le plus grave défi de leur histoire. En effet, cette agression étrangère va mettre en exergue leurs plus grandes qualités, "leur amour de l'indépendance et leur abnégation devant la mort"⁴. Les Soviétiques font éclater les fragiles structures et institutions de l'Etat afghan qui s'était progressivement modernisé à partir de 1919. Le pays en tant que tel implose en plusieurs ethnies, tribus et seigneuries. Il ne reste que **deux éléments communs et essentiels à la résistance afghane** issus des siècles précédents : **l'islam et les solidarités ethniques**.

Les traditions afghanes ne sont absolument pas comprises par les Soviétiques. Le communisme s'oppose alors à l'islamisme et au refus de toute ingérence. On peut supposer qu'une meilleure connaissance de cette "culture" afghane aurait permis aux Soviétiques d'appuyer leur démarche par le soutien des populations.

Les Afghans ne manquent pas d'**expériences et de techniques sur un terrain propice à la forme de guerre asymétrique** pratiquée depuis des siècles : la guérilla en montagne. Ils évoluent en montagne sans difficulté



moudjahiddin. Afin de préserver les zones d'occupation et les points stratégiques, les Soviétiques mettent en place **des politiques brutales** de destruction plus ou moins efficaces⁶, de famines provoquées et de déplacements des populations vers les pays limitrophes.

Ces actions ont pour effet de “vider certaines zones”⁷ et contribuent à renforcer l'opposition des moudjahiddin.

L'utilisation de la force selon des techniques indiscriminées et brutales **ne fait que pousser la population dans les bras des moudjahiddin.**

1 PDPA: *People's Democratic Party of Afghanistan.*

2 *Services secrets afghans.*

3 *Sa politique n'ayant pas été très efficace pour lutter contre la guérilla, il est peu à peu considéré comme incompetent.*

4 Michael BARRY *le royaume de l'insolence l'Afghanistan de 1504 à 2001* p 40, éditions Flammarion.

5 Selon Sun Tsu, *la guerre est l'art de la tromperie. Cela s'oppose à la conception clausewitzienne qui prône l'utilisation illimitée de la force brute (point de vue partagé par les Soviétiques).*

6 *“Search and destroy” : opération de destruction des récoltes, bombardements intensifs de régions et vallées.*

7 *“Free Fire Zone” : zone où le feu est ouvert sur toute personne s'y trouvant sans discrimination entre les moudjahiddin et la population locale.*

contrairement aux Soviétiques. Cette région montagneuse (85% de montagnes) avec un climat rude (en moyenne les températures vont de -14 °c à 52°c) rend les conditions de vie des Soviétiques extrêmement difficiles. Les tactiques de guérilla sont fondées sur le renseignement, l'embuscade, la ruse⁵ et le sabotage. Dans le cas d'un occupant étranger impopulaire comme les Soviétiques en Afghanistan, le recours à la guérilla rend prohibitif le coût de maintien d'une présence militaire et les entraîne vers un repli.

Très rapidement la “légitimité” de **la force d'intervention** disparaît. Pour les Afghans celle-ci **devient une force d'occupation.**

Des actions renforçant la détermination de l'ennemi et de la population

L'armée rouge contribue elle-même à son incapacité à appréhender l'ennemi et surtout à contrôler les populations, vivier privilégié de l'enrôlement au sein des

Retranchement progressif de l'armée soviétique

Les Soviétiques mènent **un combat défensif relativement constant.** Les premiers mois, les rebelles ne font qu'attaquer les infrastructures du gouvernement et les lignes de communication. En conséquence, les Soviétiques doivent assurer eux-mêmes la sécurité des installations : ils construisent 862 postes de surveillance qui mobilisent 20 200 hommes soit 1/5 de l'armée soviétique. Ainsi, les Soviétiques se retranchent dans des camps protégés pour conserver les axes routiers et les points forts, coupant les soldats soviétiques de tout contact avec les populations. Cela entraîne inévitablement une dégradation de leurs rapports et empêche toute possibilité de négocier avec l'ennemi par le biais de la population afghane.

Pendant dix années, l'armée rouge occupe le pays et combat les moudjahiddin. Celle-ci est dirigée par une génération de militaires convaincus de la pertinence de sa doctrine d'emploi et réticents au changement. Lors de son intervention de décembre 1979, les forces armées soviétiques sont confortées dans leurs certitudes par l'absence de résistance de la part des Afghans. Pourtant à la sortie de ce conflit, l'armée rouge n'est plus la même, ébranlée dans ses convictions, elle est à l'image de l'URSS en pleine déliquescence.

S'il y a eu échec, celui-ci est principalement dû à l'erreur fondamentale de l'Union soviétique d'avoir fait une analyse politique et militaire qui ne correspondait en aucun cas à la réalité de ce pays. Les Soviétiques manquaient en effet d'information et de connaissance sur l'ennemi et le pays. Passant d'une force de coopération à une force d'occupation, les Soviétiques sont alors voués à l'échec.

Au final, la guérilla n'a pas été anéantie, le communisme ne s'est pas installé et des extrémistes islamiques, les Taliban, prennent le pouvoir quelques années après le retrait des Soviétiques.

Aujourd'hui, la force de la coalition en Afghanistan doit tirer les leçons des dix années d'occupation soviétique, pour ne pas être considérée à son tour comme une “force d'occupation”.